Document generated on 04/25/2024 12:30 p.m.

**Moebius**
**écritures / littérature**

mœbius

# Au-delà de ce qui s'oppose

Marc-André Cholette-Héroux and Laurance Ouellet Tremblay

Number 157, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88031ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Cholette-Héroux, M.-A. & Ouellet Tremblay, L. (2018). Au-delà de ce qui s'oppose. *Moebius*, (157), 7–9.

Tous droits réservés © Moebius, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# AU-DELÀ DE CE QUI S'OPPOSE

Il s'agissait d'abord d'une assertion : « Tous les serpents connaissent le goût des fruits. » Concise, affirmative, logiquement compréhensive – en un mot sentencieuse –, la phrase a quelque chose d'autoritaire, dès lors d'un peu menaçant. S'il fallait la prendre au pied de la lettre, il serait aussi troublant de se reconnaître dans le serpent que dans le fruit. Dans ce rapport à l'autre qui se dessine tout de suite, on trouve le même péril du côté du prédateur que de la proie. Conclusive, au demeurant, la phrase reste justement suspecte. Qui se permet de dire une telle chose ? Selon quelles prémisses ? Est-ce bien le mot de la fin ? Sa mise en scène décline une pente, place l'un ou l'autre en haut, l'un ou l'autre en bas, et déjà nos instincts habitués se chargent de prédire le mouvement qui s'y joue, déjà nos prédilections narratives se pressent de lui chercher un nom : possession, tentation, tension. Il vaudrait peut-être mieux se méfier d'une phrase si séduisante, qui suppose des récits tout prêts, qui divise sans effort le monde entre coupables et innocents. Pourquoi (ou comment) lui faire confiance ? Elle nous coince dans nos automatismes, nous empêtre dans nos références, nous réduit aux mythes qui nous devancent et nous rattrapent, nous incline enfin à croire que sur la table dressée, tout est joué d'avance. On en serait bientôt la dupe si elle ne réclamait pas aussi avidement qu'on l'écoute.

On ne doit sans doute pas s'étonner de ce que le numéro, rangé sous le signe d'une citation obliquement biblique, pour ainsi dire, soit irrigué d'un bout à l'autre par le récit. L'esprit du récit hante jusqu'aux textes poétiques, qui semblent suivre le fil d'une histoire parallèle, y puiser leur élan : journée de singuliers « Festins » chez Anick Arsenault ; quête guettée par la Catastrophe, poursuivie à mesure d'« Une caisse de vingt-quatre » chez Sarah-Louise Pelletier-Morin ; traversée poétique et musicale déclinée en « Sept raisons pour t'écrire un poème » chez Roseline Lambert.

Loin pourtant d'être une ligne droite, ce numéro se veut bien plutôt une série de variations, étrangement terre-à-terre, embrassant en même temps le commencement et la fin du monde, contenant pratiquement sa propre cosmogonie (« La Bête » d'Antoine Villard) jusqu'à sa propre dystopie (« nous souhaitions vous informer » de Marianne Lorthiois). À propos : Simon Brousseau signe ici un deuxième texte dans le cadre de sa résidence de création au sein de *Mœbius*, « Quand vous vivrez je serai mort ». Son essai s'intéresse à la littérature d'anticipation et à sa remise en cause des visions présomptueusement optimistes de l'avenir, questionnant au passage notre rapport à la dystopie.

Pour la première fois ce printemps, la revue arbore une nouvelle rubrique : celle du « fonds *Mœbius* », où nous nous proposons de faire redécouvrir un texte paru antérieurement, à un moment de la longue histoire de la revue (elle célébrait ses quarante ans en novembre dernier !). Tirant parti de la pérennité de *Mœbius*, qui, en outre, a toujours profité de la contribution de grands noms du milieu littéraire, cette rubrique fait le vœu d'inoculer un éclat de continuité dans le support pour le moins éphémère de la

revue, et le pari de susciter des perspectives inédites en recontextualisant des œuvres d'un autre horizon sous un thème étranger, parmi des textes de primeur.

Dans ce numéro, nous présentons une nouvelle de Christine Daffe, « Intimus », initialement parue dans le numéro 63, au printemps 1995. Dépeignant la concurrence ambiguë, de part et d'autre d'une fenêtre, de deux regards, elle rencontre un heureux voisinage auprès d'« Il y a des pommes », de Jason Roy, et de « L'orée d'un crime », de Frédéric Parrot, où la cupidité et le piège du regard se font sentir avec violence, résonnant en écho à travers les pages.

Signalons une belle surprise provenant du cœur de la Transylvanie : une fiction de l'auteur de langue hongroise Sándor Olivér Murányi, « Le sac rouge ». Sa réjouissante notice biographique a de quoi rendre aussi curieux que cette courte histoire d'amateur d'ours, au carrefour de la parabole, de l'anecdote et du conte.

Si celle-ci lance fébrilement le présent numéro, la « Lettre à un écrivain vivant » lui offre une finale en douceur. Valérie Forgues écrit à Christiane Frenette, lui avoue regretter et s'inquiéter de ce qu'une œuvre et une plume qui lui sont chères, auxquelles elle tient à rendre hommage, semblent muettes depuis plus de dix ans. Sa lettre, délicate et affable, se lit comme une méditation sur la pratique de l'écriture, sur le silence qui la ponctue, ou la gagne.

Ne donner le mot de la fin ni aux serpents ni aux fruits. Ne pas donner le mot de la fin. (C'est après tout par ici que ça commence.)

Marc-André Cholette-Héroux
avec Laurance Ouellet Tremblay
Membres du comité de rédaction